



Langue et culture : le Politiquement Correct

Béatrice Fracchiolla

► To cite this version:

Béatrice Fracchiolla. Langue et culture : le Politiquement Correct. Culture pour Tous, éditions Bérénice, pp.141-158, 2002, Culture pour tous. halshs-03088186

HAL Id: halshs-03088186

<https://shs.hal.science/halshs-03088186>

Submitted on 25 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Langue et culture : le politiquement correct

Béatrice Fracchiolla

agrégée des universités en Lettres Modernes

« Le langage ne peut pas être séparé des mœurs, c'est-à-dire qu'il est lié à l'assemblage de coutumes et de croyances qui est un héritage social et qui détermine la trace de nos existences. Les anthropologues ont accoutumé d'étudier l'homme sous les trois aspects de la race, du langage, et des mœurs. »⁽¹⁾

Culture et création linguistique, langue et création culturelle

« *Chaque langue organise le monde et la pensée d'une façon propre (...) les différentes langues projettent autant de visions du monde (Weltansichten) »⁽²⁾. « La diversité des langues consiste en plus de choses qu'en une simple diversité des signes, que les mots et la syntaxe forment et déterminent en même temps les concepts et que, considérées dans leur contexte et leur influence sur la connaissance et la sensation, plusieurs langues sont en fait plusieurs visions du monde. »⁽³⁾* Humboldt écrivait cela il y a environ deux cent ans. Nombreux sont ceux qui se sont penchés depuis sur la relation langue-culture. Une des

hypothèses les plus célèbres, mais déjà ancienne, est celle dite de « Sapir-Whorf » qui reprend l'idée, auparavant suggérée par Humboldt, qu'il existe une solidarité entre les « formes grammaticales » et le « développement des idées », en allant cependant dans le sens d'un conditionnement linguistique de la pensée. Ainsi, selon B.L. Whorf, « nous découpons la nature selon les lignes établies par notre langue ».

La réciproque de cette constatation est que le monde dans lequel nous vivons, et donc, les réalités qu'il nous est nécessaire de nommer, de désigner, conditionnent notre langue et son évolution. Plus simplement, il existe un enrichissement mutuel, de la langue à la culture, et de la culture à la langue, l'ensemble des deux finissant par être si intimement lié que l'espace qui les sépare devient de plus en plus ténu, jusqu'à se réduire, peut-être, à la simple constatation que la langue *est* culture et que la culture *est* langue. Ainsi, les Inuits ont-ils en effet plus de cinquante manières de nommer la neige, quand nous n'en avons qu'une en français. Ainsi le concept de *gourmandise* en français ne connaît-il pas de réel équivalent en américain (la *gloutonnery* désignant en réalité tout à fait autre chose, de beaucoup plus proche alors du terme français *gloutonnerie*).

C'est dans cette perspective qu'il m'a semblé intéressant d'observer un fait linguistique qui semble toucher l'un après l'autre, tous les pays occidentaux, et peut-être d'autres continents encore : le syndrome du *politiquement correct*.

Si l'on reprend cette idée que la langue est vivante et créative, inventant sans cesse des néo-

logismes pour désigner les réalités nouvelles, et s'adaptant, en quelque sorte, à son milieu et à son environnement, cette « écologie » linguistique semble tout naturellement portée à intégrer dans son système d'expression, des tours, des termes, et des manières qui puissent exprimer le nouvel ordre de notre cadre de vie et de nos représentations culturelles et linguistiques que sont la mondialisation (dans le cadre des échanges) et la globalisation (dans le cadre des nouveaux repères créés). Or, mon hypothèse est ici que le *politiquement correct* apparaît aujourd'hui comme la forme expressive correspondant au plus près à cette représentation du monde, mondialisée, globalisée, dans l'ignorance des frontières⁽⁴⁾, et la diffusion ramifiée, internationale, du libéralisme⁽⁵⁾. Dans cette optique il est impossible d'ignorer aujourd'hui les influences réciproques des langages nationaux les uns sur les autres dans l'élaboration de mots nouveaux et de nouveaux codes culturels

Qu'est-ce que le *politiquement correct* exactement ? Est-ce un concept culturel qui s'intègre dans le langage selon la spécificité de chaque culture ? Ou bien est-ce un concept international qui tend à une uniformisation non pas des langages, mais des formes de désignation dans le langage ? Et comment peut-on le décrire linguistiquement ? D'abord culturel, et politiquement culturel, cette dimension du *politiquement correct* s'est peu à peu effacée au profit d'un pur usage linguistique dont la dimension *politique* est passée, non à l'arrière plan, mais au niveau de l'inconscient.

Le politiquement correct des origines à nos jours

Une origine culturelle

L'expression « *politically correct* » est apparue d'abord aux Etats-Unis. A l'origine, nous la lions au contexte historique et culturel spécifique de développement d'une politique dite de « discrimination positive » (*affirmative action*) dans les années 60, parallèle à la déségrégation. Le principe de l'*affirmative action* était alors uniquement politique et social et consistait à produire plus de justice sociale par des politiques administrativement non égalitaires. L'un des exemples les plus connus en est l'établissement de lois sur les quotas d'entrée à l'université selon les ethnies d'appartenance⁽⁶⁾. Mon hypothèse est que le politiquement correct n'a été à ses débuts qu'une pure et simple conséquence de ce mouvement, et qu'il trouve sa genèse dans tous les problèmes de dénominations posés par cette redistribution des rôles individuels et sociaux⁽⁷⁾.

Un jugement de valeur ou une culpabilisation du langage ?

Formellement, aujourd'hui, en français, le *politiquement correct* apparaît généralement dans un certain type de contexte que l'on peut décrire comme celui où X a estimé ou estime que Y est mal-nommé, ou encore mé-nommé, en même temps qu'on sous-entend que le terme couramment employé jusqu'à présent est devenu empreint d'un jugement négatif, ou d'une valeur négative, qui porte préjudice à la face de Y, et/ou à son statut social. Dans cette perspective,

le *politiquement correct* s'interprète avant tout comme un jugement de valeur porté sur le sens ou les emplois sémantiques de certains termes - en général, des substantifs. Ceci pose déjà problème, en soi.

Pour citer encore Humboldt : « *aucun mot d'une langue n'équivaut parfaitement à un mot d'une autre langue. Des langues différentes sont à cet égard comme autant de synonymes ; chacune exprime le concept avec une différence, avec telle ou telle connotation, un degré plus haut ou plus bas sur l'échelle des sentiments.* »⁽⁸⁾. Des mots distincts, mais dits synonymes au sein d'une même langue se comportent à l'identique ; aussi le fait de créer une nouvelle façon de nommer n'en remplace-t-elle que difficilement une déjà existante : elle ne fait que s'ajouter, à la liste déjà établie des termes et expressions possibles pour désigner une même réalité. Et parfois, la volonté absolutiste de remplacer un terme par un autre déforme la réalité, plus qu'elle ne l'améliore, car un « malentendant » n'est pas un « sourd », et la surdité ne porte en réalité aucune « valeur » négative en soi, sinon celle sous-entendue et inconsciente du handicap que cela représente au regard de la vie dans une société globalisée... Partant de là, on ne peut non plus exclure que le *politiquement correct* soit aussi éventuellement en partie le produit d'une certaine forme de culpabilité judéo-chrétienne, puritaine, en difficulté devant la diversité.

Tentative de description

Le *politiquement correct* se fonde essentiellement sur des néologismes et des périphrases, les inventions les plus typiques combinant les deux. Partant

de périphrases, la nouvelle expression se fige, tel un néologisme depuis le « technicien de surface » au « malentendant » en passant par le « érémiste » pour éviter de prononcer les mots « femme de ménage », « sourd » ou « pauvre » de même qu'ont existé, auparavant, « défavorisés » et « quart monde ». Toutes ces appellations ont pour caractéristique commune d'être généralement euphémiques. Le vocabulaire médical semble privilégier ce type d'atténuation : *spasmophile* ayant par exemple fini par remplacer *hystérique*, jugé trop fortement connoté dans le négatif. La périphrase permet une traduction mot à mot, ressentie comme plus aisée que l'utilisation d'un vocable abstrait, plus difficile à reconnaître et qui parfois n'a pas son équivalent dans une autre langue. Par exemple, *malentendant* qui n'entend pas ou qui entend mal serait perçu comme plus facile à traduire que *sourd* ; de même pour *non-voyant* et *aveugle*. Doit-on en déduire pour autant une tendance à verbaliser les substantifs qui mettrait plus l'accent sur l'action en elle-même niée, que sur un terme en soi négatif ? On remarque également que la création périphrastique, témoin patent de l'infiltration du *politiquement correct* dans le langage, concerne toujours la remise en question d'une appellation ressentie comme infériorisante, ou dénigrant une minorité ou un groupe considéré comme dominé ethniquement ou socialement, comme nous l'avons vu avec *sourd*, mais aussi par exemple pour *personne à mobilité réduite* au lieu de *handicapé*, ou *troisième âge* ou *personnes âgées* en place de *vieux*. On peut dès lors imaginer les dérapages et excès auxquels ce genre de procédé peut conduire. Le concept de *politiquement*

correct a des limites et se situe souvent à la frontière entre le ridicule et le souci d'exactitude.

Evolution linguistique ou évolution culturelle ?

Comme nous l'avons avancé précédemment, on peut envisager que ce nouveau besoin langagier soit né aussi de la perméabilité des frontières, et de la mondialisation, l'internationalisation de tout, en même temps que de la globalisation. Vivant dans ce monde, nous éprouvons le besoin de rendre familier ce qui est étranger et étrange en nous l'appropriant. Dans cette perspective, changer les désignations en même temps que nos représentations changent est une façon d'apprivoiser le monde qui nous entoure en exprimant, par des mots nouveaux, un nouveau regard sur les choses par l'intermédiaire du langage ; de faire nôtre ce qui ne l'était pas *a priori* ; d'exprimer d'une manière différente, un monde nouveau et une représentation nouvelle de ce même monde. Nous pouvons penser ici à l'approche psychanalytique, mais aussi aux travaux de Austin : dire les choses, les nommer, non seulement les fait exister, mais nous permet également d'affirmer un pouvoir sur elles. Si l'on considère que nommer, c'est s'approprier ce que l'on nomme, le faire sien, nommer différemment un objet déjà connu sous un nom reconnu revient à montrer une compréhension différente de cet objet. Car, comme nous l'avons dit, il n'existe pas de synonymie exacte, et si la possibilité existe de donner un même objet de plusieurs façons, cela implique forcément que chaque dénomination apporte une - ou des - nuance de sens, aussi infime soit-elle. La dimension politique trouve là un moyen de s'immiscer dans le langage :

tant que les différentes appellations coexistent, l'utilisation délibérée de l'une ou l'autre d'entre elles marque un choix, une prise de conscience et de position particulière. Car, c'est ainsi, choisir de dire *domestique*, ou *femme/ homme de ménage*, ou *technicien de surface* implique simultanément un positionnement dans le monde.

Le *politiquement correct* existe-t-il au regard de la globalisation, et de l'homogénéisation de certaines références culturelles, au même titre que naissent de nouveaux parlers, tel le *verlan*, lesquels s'affirment comme la revendication identitaire d'une hétérogénéité ? Le *politiquement correct* représenterait alors une volonté d'homogénéisation des appellations après avoir manifesté son désir de prouver que l'on percevait l'hétérogénéisation du monde autour de soi. Qu'advviendrait-il en effet ici, comme cela semble être le cas aux Etats-Unis, s'il ne restait plus qu'une seule appellation – de premier degré, et donc, qui rende impossible l'ironie, l'implicite, et autres jeux sur la langue – possible et acceptable au détriment de toutes les autres, chargées de sens historique ? La dénomination unique n'est-elle pas très proche de la pensée unique ?⁽⁹⁾ Sans doute le phénomène peut-il devenir redoutable. Humboldt écrit : « *On peut au contraire tenir pour généralement admis le fait que les diverses langues constituent les organes des modes de penser et de ressentir propres aux nations, qu'un grand nombre d'objets ne peuvent être créés que par les mots qui les désignent, et n'ont d'existence que dans ces mots.* »⁽¹⁰⁾. Le *politiquement correct* est au premier abord une richesse en soi, puisqu'il est, aussi, une diversifi-

cation linguistique ; cela, à condition que continuent d'exister, parallèlement, les termes déjà inscrits dans la langue ; s'ils disparaissent, progressivement, dans chacune des langues nationales, pour ne plus laisser place qu'à une unique expression périphrastique également traduisible dans l'une et l'autre langue, nous nous trouvons certes dans une *évolution* linguistique, mais l'on serait plus tenté alors de parler d'appauvrissement que d'enrichissement linguistique, et d'uniformisation : le *politiquement correct*, alors, serait en effet, uniquement la réponse linguistique à la globalisation, le *fast food* du langage... ou le MacDonald de la langue, dont le principe structurel est d'être immédiatement consommable, sur place, quelque soit le pays où l'on se trouve, dans la mesure où il propose de faire des économies d'apprentissage de vocabulaire, par simple description périphrastique de ce vocabulaire, censée en donner une définition.⁽¹¹⁾

Les Américains désignent aujourd'hui sans nuancer tous les hommes de peau noire par « Afro-américain » dans un souci d'effacer des appellations perçues comme racistes, et donc d'être *politiquement correct* ; mais que se passerait-il si, comme le montre avec humour le film de Paul Auster et John Wayne, *Brooklyn Boogie* 1996, une personne qui a des ascendants africains, mais qui en a aussi des italiens ou des irlandais, préfère être qualifiée plutôt d'Italo-américain ou d'Irlandais-américain parce qu'il ou elle se sent plus proche de ces racines-là ? Cette critique faite en passant à la volonté d'uniformiser qui est l'essence même du *politiquement correct* paraît avoir quelque

chose de rassurant en soi, puisqu'elle montre qu'il n'y a pas de *politiquement correct* en soi, donc pas de *politiquement correct* qui serait figé dans le langage possible, mais seulement en situation, et que le langage, en l'occurrence, doit toujours s'allier à une situation, un contexte, et dépend exclusivement du point de vue des protagonistes de cette situation.

Aussi, la langue politiquement correcte se présente-t-elle comme une tentative volontariste de vider la langue de son contenu culturel, de la désamorcer en quelque sorte, comme si ce contenu culturel n'était qu'une bombe à retardement – qui serait socialement explosive. En corrigeant certaines expressions, on cherche avant tout à les rendre transparentes en même temps que strictement traduisibles, sur le principe d'une périphrase qui décompose et décrit le sens du mot, plutôt qu'elle ne désigne directement l'objet par le mot. C'est dans cette perspective que l'on peut tenter un rapprochement de cette composition linguistique du phénomène précieux français du XVII^e siècle.

Politiquement correct et préciosité⁽¹²⁾

Une langue peut-elle se figer dans un automatisme après une évolution importante ? Il semble que oui, dans une certaine mesure, mais sans se formaliser sur le moule de cette évolution. La préciosité au XVII^e siècle en est un exemple : la langue française a adopté certaines des expressions dites précieuses qui paraissaient outrées ou incompatibles avec la langue en les abandonnant une fois passé le phénomène de mode. Cependant, de même que les langues sont distinctes, il y a fort

à parier que l'évolution du phénomène qu'elles commanderont sera différente, et que d'ici une vingtaine d'années, en fonction des transformations diverses propres à chaque pays, le courant langagier *politiquement correct* sera plus ou moins intégré à la langue.

Il est intéressant de comparer la préciosité et le *politiquement correct* d'un point de vue formel, et dans la mesure où tous deux sont des courants politiques et culturels ayant conduit à une formalisation du langage.

La définition de ce qu'était la préciosité au XVII^e siècle peut être tout d'abord mise en parallèle avec ce qu'est aujourd'hui le *politiquement correct* en termes historiques.

Roger Lathuillère dans sa thèse, *La préciosité, étude historique linguistique*⁽¹³⁾, sur laquelle nous nous appuierons ici pour fonder cette comparaison écrit : « la préciosité n'est pas une essence, elle a été une réalité historique. Il est donc impossible de la définir dans l'abstrait et le pire danger serait de ne pas accorder toute l'importance qui leur revient aux circonstances et aux relations particulières et concrètes qui lui ont donné naissance et qui, seules, peuvent l'expliquer. »⁽¹⁴⁾

Parmi les quatre sortes de préciosité définie par R. Bray et reprises par R. Lathuillère, nous remarquons plus particulièrement celle qui est dite « de création » ; « précieux au sens exact, par sa volonté même de se donner du prix », par son désir non plus « d'exprimer des idées ou des sentiments, ni de reproduire le réel, mais de créer un monde à soi, selon sa propre exigence »⁽¹⁵⁾.

On trouve également dans les trois autres caractéristiques de la préciosité ainsi définie des points d'attache certains avec le *politiquement correct* :

« *La première préciosité est de relation. Elle repose sur des rapports mondains, sur l'existence d'une société ; elle ne se conçoit pas hors d'une cour ou d'un salon. Elle n'est pas solitaire, mais publique... Elle suppose la vanité qui nourrit le compliment* »

De même le *politiquement correct* ne se soucie d'exister que dans un contexte social et public défini et vise à ne pas faire perdre la face à certaines personnes, par l'usage spécifique de certains termes, cette « face » de l'autre étant plus fantasmée par le locuteur que réelle du point de vue du dénommé, et donc, résulte souvent elle-même d'une pure construction intellectuelle⁽¹⁶⁾. La seconde, « *la préciosité de figuration* », « *n'est plus à base sociale (...) elle tient à une certaine esthétique (...) elle se plaît à l'exécution d'acrobaties verbales ; elle s'adonne au formalisme.* » Puis vient « *la préciosité de l'expression, dans un hiatus qui s'ouvre entre ce qu'il veut dire et ce qu'il peut dire, dans un recours de fortune au convenu et à l'artifice consacré.* »

De la même façon, le *politiquement correct* exprime la volonté de se montrer et de se faire reconnaître conscient de l'existence d'un groupe social spécifique et différent ; se montrer *politiquement correct*, en ce sens, revient schématiquement à révéler une conscience civique, sociale, et une volonté de justice sociale extrêmement développées, particulièrement dans certains milieux qui s'y prêtent plus que d'autres, par exemple sur un plateau télévisé.

Les acrobaties verbales, les créations de mots s'apparentent également aux deux phénomènes ainsi qu'un certain formalisme que l'on constate facilement dans l'étude d'exemples précis dans le langage. Ces deux formes de construction linguistique jouent toutes deux en se posant comme des enjeux de pouvoir entre l'individuel et le social. À défaut d'être en mesure de définir une manière correcte de penser, on établit une façon correcte de s'exprimer, qui contient en soi une idéologie. Tout le problème est bien entendu, de comprendre quelle est cette idéologie dans son détail et pourquoi elle est apparue à ce moment précis. Et sans doute y-a-t-il chez l'Homme moderne qui vit dans son temps et dans ce courant idéologique la même volonté que chez le précieux du XVII^e siècle de créer son propre monde.

Le féminisme ressort peut-être comme l'un des liens idéologiques principaux des deux courants. Comme le remarque R. Lathuillère, la préciosité « a accordé une large place à des questions très concrètes, aux revendications féministes les plus âpres sur l'éducation, le mariage l'amour »⁽¹⁷⁾. Or le concept de *politiquement correct* apparaissait dans les années 60 en même temps que les femmes commençaient aussi à faire resurgir un féminisme militant au cœur duquel le langage tient une place de choix⁽¹⁸⁾. En généralisant le phénomène, on s'aperçoit que les femmes constituaient au XVII^e siècle, avec les pauvres (mais ceux-ci n'avaient à l'époque aucun moyen d'accès à la scène publique ni au langage comme lieu de pouvoir) l'essentiel du contingent des opprimés, ou de ce que nous nommons de nos jours, d'après un terme lui-même politiquement incorrect, les *minorités*.

Les proportions démesurées prises par le phénomène en cette fin de millénaire sont multipliées par tous les types de minorités qui sont apparues depuis (ethniques, sociales etc.) et les moyens offerts à ces minorités pour s'exprimer de la télévision au cinéma en passant par la radio, les journaux, etc.

R. Lathuillère parle des témoignages concernant la langue des précieux qui sont unanimes pour les accuser : « *d'avoir introduit dans l'usage des façons de parler inconnues jusqu'alors et pour les trouver vicieuses et ridicules : « grands mots, expressions extraordinaires, phrases recherchées, jargon* » sont les qualifications les plus fréquentes. Mais ce qui frappe c'est le vague et l'imprécision de leur contenu »⁽¹⁹⁾.

Le *politiquement correct* a lui aussi introduit diverses modifications dans le langage, du néologisme à la périphrase en passant par un jargon spécifique ; il a lui aussi contribué à augmenter l'affectation dans les manières (de l'affectation dans le langage à l'affectation dans les manières, le pas à franchir est celui qui va de langue à culture), et a également entraîné une réévaluation problématique des relations amoureuses. Ainsi s'est développé depuis une dizaine d'années sur les campus américains le concept de *bias attitude* qui consiste précisément à avoir une attitude suffisamment ambiguë pour qu'elle apparaisse suspecte en termes de *politiquement correct* et conduisent à de réelles plaintes.

On peut donc trouver là encore des termes de comparaison similaires en ce qui concerne l'affectation

et la perversion du langage en général entre préciosité et *politiquement correct*, les excès de l'un étant provoqués par une surcharge d'implicite quand les excès de l'autre semblent, selon les cas, provoqués par une surabondance d'implicite ou d'explicite. Dans les deux cas, les interlocuteurs jouent à cache-cache avec le langage et risquent la non communication.

Il est intéressant de noter que de nombreuses expressions ou mots précieux sont aujourd'hui passés dans la langue courante, et ne nous frappent aucunement comme tels⁽²⁰⁾. Le temps a donc finalement fait son œuvre. Ne peut-on pas se demander si le processus langagier lié au *politiquement correct* aux Etats-Unis n'a pas lui aussi été de cette nature et provoqué une évolution naturelle plus qu'il en a été la conséquence ?

De même que les précieux avait banni certains mots du langage pour leur manque de noblesse, en les remplaçant la plupart du temps par des périphrases qui masquaient totalement la « bassesse » sémantique de ce qu'elles signifiaient, nous refusons aujourd'hui certains mots perçus négativement. Ainsi aux Etats-Unis, une adolescente est-elle une « woman » et non une « girl », de même qu'on ne doit plus dire *Black* mais *africains américains*.

Conclusion(s)

Une hypothèse possible de l'interprétation du *politiquement correct* serait donc de le lier à une hétérogénéisation des contextes culturels en même temps qu'à une homogénéisation internationale. Ainsi l'ouverture des frontières, les déplacements

humains recrudescents, ainsi qu'une certaine perméabilité sociale et une perméabilité des sociétés dites autrefois nationales en seraient les ferments. En revanche, les critères de reconnaissance se reconstruisent à partir de là sur d'autres bases, telles que l'appartenance religieuse, ethnique, sexuelle, générationnelle... « *La parole est une activité humaine qui varie sans limites fixées à mesure qu'on va de groupe social en groupe social, car c'est un héritage purement historique du groupe, le produit d'un usage social de longue date* »⁽²¹⁾.

Des courants culturels – souvent de revendication – transnationaux marquent aujourd'hui nos sociétés, nos civilisations, d'une manière tout aussi importantes, sinon plus, que les cultures nationales (cols blancs, punks, gays, grunges, rappeurs...) Aussi une évaluation du langage lié au *politiquement correct* aurait-elle à voir avec une transformation des mentalités et un changement de notre perception du groupe : l'hétérogénéité de ce monde devenant de plus en plus patente et incontournable, elle requiert du langage qu'il élargisse de plus en plus ses frontières. Ce n'est pas en l'occurrence que l'hétérogénéité n'existât pas auparavant, mais c'est qu'on ne peut plus faire à moins de la voir, et même de la provoquer tout cela étant bien entendu lié aussi aux changements de regard des gens sur le monde et à une évolution sociale historique etc, des pays. Le Québec a récemment corrigé sa constitution : parler des droits de l'homme au sens des hommes et des femmes étant devenu sexiste, et les femmes étant bien perçues comme des êtres à part entière et distinctes des hommes, on parle à présent des droits de « la personne » ou des « humains ».

Daniel Sallenave écrivait dans le *Monde*, Dossier Documents littéraires de novembre 1993 « Amour et soucis du français », « *Réduite à la seule fonction de communication, la langue est une langue mutilée (...) jamais langue ne pourra parvenir à ce qu'elle souhaite (...) si elle se fonde sur ce qui précisément a causé sa dégradation : la rupture entre la langue « basique » et la langue « littéraire » - entendons par là (...) les fonctions autres que la fonction de communication, la rupture entre la langue et son histoire.* » (20 juillet 1990). La langue porte les traces historiques de la culture, et en tant que telle, elle en est la mémoire : elle perd, elle gagne, elle change, mais que serait une langue privée de sa mémoire, sinon une langue... dénaturée ?

Notes :

- (1) Sapir Édouard, *Le langage*, introduction à l'étude de la parole, Payot, 2001 (édition originale, Harcourt, 1921), p.251.
- (2) Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, Paris, Seuil, 2000, pp.12-13.
- (3) Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, Paris, Seuil, 2000, p.115.
- (4) Y compris médiatiques –voire, médiologiques- (téléphones portables, réception par satellite, internet, etc...)
- (5) Libéralisme économique, mais linguistique, donc, aussi...et nous entendons ici libéralisme dans le sens général d'une prise en considération prioritaire de la liberté et des choix des individus, comme non discriminants.
- (6) Voir *Les Cahiers pédagogiques*, 1991, n° 296.
- (7) Dont la nécessité de reconnaître l'origine et l'appartenance ethnique dans la façon de nommer ou de se désigner comme «Afro-american» ou «Italo-american», ou encore «Native-american»...
- (8) Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, Paris, Seuil, 2000, p.33
- (9) Certains Américains s'opposent au politiquement correct comme une tyrannie de type fasciste, certains ayant même créé le terme de "feminazi" pour désigner les féministes militantes.

- (10) Wilhelm von Humboldt, Sur le caractère national des langues, Paris, Seuil, 2000, p.121.
- (11) On peut imaginer une langue où «mon propriétaire» deviendrait «celui qui me loue un appartement», «la maison», «l'endroit où j'habite», «ma profession», «la façon dont je gagne ma vie», etc...
- (12) Cette partie reprend largement le travail de DEA, L'influence du politiquement correct dans le langage et de ses conséquences dans l'enseignement du français en France et aux USA, Béatrice Fracchiolla, Paris III, 1996 (UFR de didactologie des langues et des cultures)
- (13) Genève, 1966, Droz.
- (14) Idem, p. 28.
- (15) R. Bray, La préciosité et les précieux de Thibault de Champagne à Jean Giraudoux, Paris 1948, Albin Michel, pages 389 – 392.
- (16) Goffmann, Erving, Les rites d'interaction, Paris, éditions de Minuit, 1974.
- (17) Op.cité, p.25
- (18) On peut penser, entre autres, aux questions soulevées quant à l'existence langage féminin, par Hélène Cixous par exemple, dans les années 70, et aux nombreuses recherches effectuées dans cette direction.
- (19) Opus cité, p. 38
- (20) Par exemple «donner dans le panneau», les adjectifs substantivés, «le vrai», etc. les adverbes en -ment comme «furieusement».
- (21) Sapir Édouard, Le langage, introduction à l'étude de la parole, page 10, Payot, 2001 (édition originale, 1921).